Les 10 ans du Prix littéraire de la Porte Dorée au salon LittExil

Florence Bridenne

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/hommesmigrations/10314>

DOI : 10.4000/hommesmigrations.10314

ISSN : 2262-3353

Éditeur

Musée national de l'histoire de l'immigration

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2019

Pagination : 145-149

ISBN : 978-2-919040-47-6

ISSN : 1142-852X

Référence électronique

Florence Bridenne, « Les 10 ans du Prix littéraire de la Porte Dorée au salon LittExil », *Hommes & migrations* [En ligne], 1327 | 2019, mis en ligne le 01 octobre 2019, consulté le 06 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/10314> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.10314>

LITTÉRATURE

Les 10 ans du Prix littéraire de la Porte Dorée au salon LittExil

Retranscription et synthèse par Florence Bridenne.

Pour célébrer les 10 ans du Prix littéraire de la Porte Dorée, deux de ses lauréats, Omar Benlaala et Henri Lopes, croisent leurs histoires et leurs points de vue sur la migration et l'identité.

Tu n'habiteras jamais Paris d'Omar Benlaala, paru en 2019, a obtenu cette année le 10^e Prix de la Porte Dorée qui récompense une fiction française écrite sur le thème de l'immigration, de l'exil, des identités plurielles ou de l'altérité. Henri Lopes a, pour sa part, obtenu ce prix en 2012 pour *Une enfant de Poto-Poto* (Gallimard). Avec *Il est déjà demain*, son dernier roman publié aux éditions JC Lattès en 2018, il livre son témoignage sur la fabrique de sa propre identité sous le signe du métissage et de l'errance.

Le mimétisme comme moyen de survie

Si le thème de ce prix littéraire est celui de l'exil, ce n'est pas pour autant le sujet phare des romans d'Henri Lopes. Ce dernier considère l'exil comme un déplacement dans le temps et dans l'espace, et y perçoit un écho plus personnel : l'exil s'entend dans le voyage qu'il a effectué en 1949 vers la France. À son arrivé à Marseille, voir des dockers blancs travaillant dans le port l'étonne car, en Afrique, ce travail pénible était le monopole des Noirs. Et l'auteur se questionne : « Où sont les Noirs dans ce pays ? » La fracture semblait totale. Et pourtant, bien que minoritaire de par ses origines, et déraciné de sa terre natale, Henri Lopes a compris qu'il faut être semblable à cet autre qu'il n'est pas. Par instinct, l'écrivain s'est fondu dans la société française, apprenant les codes en usage. Pour lui, « s'adapter c'était s'intégrer », et même si le mot « intégration » n'était pas utilisé à la fin des années 1940, il l'entendait comme cet effort nécessaire d'adaptation à la nouvelle réalité d'installation. S'il ne se sentait pas comme un exilé en métropole, la douleur de l'exil n'en était pas moindre. Elle était accentuée par la séparation et la distance avec son pays d'origine, et par cette tension entre l'obligation de désapprendre, d'un côté, et de réapprendre, de l'autre.

Omar Benlaala place de son côté l'exil des parents au cœur de son dernier roman. À travers le prisme du regard de son père parti d'Algérie pour la France, l'écrivain nous raconte l'histoire de sa famille. Ces deux romans dévoilent ensemble un pan de l'histoire des exilés et des immigrés venus en France. Les auteurs partagent l'idée qu'à notre époque chacun pourrait être l'exilé de quelqu'un d'autre.

Paris et le reste du monde

L'immigration et l'exil se sont imposés à Omar Benlaala, comme le montre son roman *Il est déjà demain*, non pas comme une évidence mais plutôt comme le fruit d'une curiosité obstinée. Ainsi, l'auteur s'est également intéressé aux « migrants de l'intérieur ». Il croise, dans son roman, les destins de son père Kabyle algérien et d'un jeune maçon originaire de la Creuse, tous les deux montés à Paris à 150 ans d'intervalle afin d'exercer leur métier dans le bâtiment. La peur de ceux qui sont autres n'est pas nouvelle. Déjà, le Français exilé de sa région expérimentait, sans trop savoir pourquoi, une forme de rejet de la part de ses propres concitoyens. Cette situation de sectarisme se retrouve aussi dans les

► Omar Benlaala, lauréat du Prix littéraire de la Porte Dorée 2018. Photo Anne Volery. © Anne Volery, Palais de la Porte Dorée.

romans d'Henri Lopes qui évoquent cette même peur du corps étranger : entre paysans et estivants à Noirmoutier, entre Paris intramuros et le reste du monde. Les deux écrivains partagent l'idée que le travail ne rend pas libre. Les noms des bâtisseurs de nos joyaux architecturaux millénaires – à l'instar de Notre-Dame de Paris qui vient de brûler – ne sont inscrits nulle part dans le territoire parisien, ni dans les mémoires françaises. Cela peut encore étonner, mais Henri Lopes se réfère aux travaux de Louis Chevalier sur la formation de la classe populaire dans le Paris du XIX^e siècle et sur les Révolutions de 1830 et 1848 : des barricades, des barrières et, dans d'autres capitales européennes, le rideau de fer. Rien n'est tout à fait nouveau aujourd'hui dans ces rapports de classes. Mais, au-delà de l'avenir incertain, des histoires comme les espoirs naissent. Les bâtisseurs, muets et autodidactes, à défaut de témoignage, peuvent devenir, à travers des fictions, des acteurs de l'histoire commune.

► Henri Lopes,
lauréat du Prix
littéraire de la
Porte Dorée 2012.
Photo Bhanu
Gujadhur.
© Bhanu Gujadhur.

Du silence à la révolte

Selon Henri Lopes, si le travail ne rend pas libre, l'analphabétisation d'une partie de la population française freine considérablement toute velléité de revendications politiques. C'est pourtant dans ce tourbillon du Paris des années 1848 que va naître le premier Syndicat des travailleurs étrangers. Certaines périodes constituent ainsi un véritable terreau pour la création littéraire et le dépassement des récits officiels. Ce sont ces mêmes maçons à Paris qui ont été à l'origine des premières lois sur les accidents du travail.

La révolte se retrouve également chez le père d'Omar, ce jeune Algérien de 20 ans qui quitte sa terre natale pour la France à cause d'un mot de son père (un seul, et on ne le connaît pas), loin de l'idée reçue d'une fuite en raison d'une économie déclinante ou d'un parti politique tortionnaire. Les écrivains insistent à leur manière pour fabriquer leur récit à hauteur d'homme. Un regard où se pose le cœur plus que la raison. L'exil choisi ou forcé par un contexte social ou familial façonne un homme. Une grande partie de l'histoire de notre pays est ainsi conditionnée par l'exil. Mais l'Histoire ne peut tout retenir. Aussi, les auteurs, à la façon d'un Vermeer, s'approchent de l'humain et mettent en exergue la beauté du détail et du tragique dans un récit qui lutte contre la disparition des oubliés.

Quand la fiction excède l'actualité

Pour Henri Lopes, aucun roman ne devrait être écrit sur une actualité. Le romancier ne raconte pas le réel, il déroule un récit, une histoire qui finit par dépasser le réel : c'est ce qu'on appelle l'aventure. Mais le simple fait d'écrire ne suffit pas à relater puisqu'il faut revenir aux origines. Avoir la réponse ne colmate pas les brèches. Les auteurs ne cherchent d'ailleurs pas à décrire des certitudes. « *En écrivant un roman on n'apporte pas de réponses, on pose des questions* », précise Henri Lopes.

La littérature a le pouvoir de mettre en avant des personnages qui n'habitent plus dans leur pays natal mais qui restent habités par leur terre d'origine. « *On est né français* » disait le père d'Omar qui est devenu Algérien par la force des choses. Prenant en défaut le vaste débat que constitue la question de l'identité française, les auteurs s'accordent sur le fait qu'il n'a pas influencé l'écriture de leurs romans dont les sujets se sont comme imposés au fil du récit. Henri Lopes prend la métaphore du coureur de fond pour décrire le romancier qui ne peut pas se regarder en train de courir. Seule la fin de la course lui permet de saisir les contours de sa performance.

L'hybride et les pluriels

On retiendra des échanges que le point de vue des deux auteurs diverge sur la question des identités plurielles ou multiples. Selon Henri Lopes, trois identités distinctes se dégagent : originelle, internationale, personnelle. L'identité originelle est celle qu'on ne choisit pas. Les délimitations en sont floues, puisque l'on peut être du même pays mais pas de la même tribu : les sudistes contre les nordistes.

L'identité internationale est transitoire et prend en compte l'identité originelle mais aussi la manière d'être ou de devenir selon les situations que l'on rencontre par la migration. Enfin, l'identité personnelle est pour l'écrivain son écriture, sa signature, le timbre de sa voix, tout ce qui fait sa singularité. Omar Benlaala est moins enclin à cet exercice de catégorisation de l'identité. Il parle davantage d'une identité hybride se mettant au diapason selon ce que les situations suscitent à une période donnée. Aux yeux de l'écrivain, une identité peut surgir face à une réaction violente (par exemple celle de son père face à son grand-père). Hybride prend dès lors un sens tout aussi pluriel. Ce que la littérature permet, c'est à la fois des métamorphoses identitaires mais aussi de stabiliser son identité.

Le syndrome de résignation

L'exil laisse des traces, une apathie qui peut être la conséquence d'un processus migratoire complexe, long et décourageant. Mais la migration n'est pas une propriété physique qui se transmet par filiation. Henri Lopes a une vision plus tranchée sur ce point : il y a un de nos jours en France un consensus xénophobe et une vision raciale de la migration. Mais les phénomènes sont d'une grande complexité.

Dans le cas d'Omar Benlaala, par exemple, ce pourrait être le Musée national de l'histoire de l'immigration.

Dans son enfance, il n'y avait pas de livres chez lui mais son père voulait qu'il en lise, sans doute en vertu de ce que Lopes qualifiait d'adaptation. D'où sa fréquentation assidue des médiathèques parisiennes. Ses recherches l'ont amené à celle du Musée, comme l'étape d'une quête spirituelle.

Du spirituel, on en retrouve aussi dans les propos d'Henri Lopes. Si l'Histoire a son importance, elle se contente de nous situer dans un espace-temps. La fiction, elle, crée un espace plus grand que celui de l'homme. Les écrivains ne font pas que soigner les âmes comme les médecins, ils décrivent l'âme des gens. Comme tous les lieux et les situations chargés d'histoires à raconter, le livre comporte une dimension de sacralité. Selon Henri Lopes, une bibliothèque est un sanctuaire, et de fait le livre y est sacré.

Ainsi, les deux écrivains s'accordent pour dire que le Prix littéraire de la Porte Dorée permet la reconnaissance, la transmission et la mise en lumière de la valeur de personnes anonymes, d'évoquer les mémoires qui se seraient perdues malgré – n'en déplaise aux auteurs – une actualité permanente sur les flux migratoires. ■